



QUAND LA FAIM NE JUSTIFIE PLUS LES MOYENS



EN FINIR AVEC L'ÉLEVAGE INTENSIF

LLL
LES LIENS QUI LIBÈRENT

QUAND LA FAIM
NE JUSTIFIE PLUS
LES MOYENS

Quand la faim ne justifie plus les moyens

L'association de défense des animaux L214 dévoile ici l'ampleur d'un système, l'élevage intensif, qui a fait de la Terre un enfer pour une multitude d'animaux.

En France, près de 3,5 millions d'animaux sont tués chaque jour dans les abattoirs, soit 2 400 chaque minute.

Faisant fi de toute forme d'empathie, ignorant leur souffrance, l'humain a façonné les animaux à son usage. Aujourd'hui, dans les élevages standard, les poulets atteignent le poids de 1,5 kilos en trente jours, alors qu'il leur fallait quatre fois plus de temps en 1950. Une vache laitière peut produire jusqu'à 60 litres de lait par jour, alors que 7 litres suffiraient pour alimenter son veau. Plus de 80 % des animaux sont enfermés sans accès à l'extérieur, entassés par milliers dans des bâtiments le plus souvent dépourvus de fenêtres.

À la lecture de cet ouvrage édifiant, une évidence s'impose : il nous faut changer de modèle agricole et alimentaire. L214 propose ici des solutions concrètes, efficaces, simples et réalisables immédiatement.

Voici donc un véritable cri d'alarme pour réveiller les consciences sur les horreurs que les êtres humains font subir aux animaux et leurs conséquences dramatiques, notamment pour l'environnement et la santé publique.

L214 est une association de défense des animaux. Depuis ses débuts en 2008, elle a rendu publiques plus de 50 enquêtes révélant les conditions d'élevage, de transport et d'abattage des animaux. Ces vidéos ont permis de mettre au jour les pratiques routinières et les dysfonctionnements d'une industrie qui considère et traite les animaux comme des marchandises.

L214

**QUAND LA FAIM
NE JUSTIFIE PLUS
LES MOYENS**

En finir avec l'élevage intensif

Éditions Les Liens qui libèrent

© Les Liens qui Libèrent, 2019

Photographie de couverture : © DR

**«Tout animal étant un être sensible
doit être placé par son propriétaire dans
des conditions compatibles avec les
impératifs biologiques de son espèce.»**

Article L214-1 du Code rural

INTRODUCTION

«Animal, c'est aussi le nom d'un déni, d'une peur, d'une angoisse, d'une folie et même d'une phobie, qui s'empare de nous dès lors qu'il est tenté de déconstruire un peu du gigantisme de cette muraille que nous avons dressée entre eux et nous, dès lors qu'il est tenté d'amoindrir quelque chose de l'infinité de la souffrance dans laquelle nous les lions.»

Aurélien Barrau
aux Rencontres philosophiques
d'Uriage, 2018¹

Avec plus de 400 000 tonnes d'animaux trouvés morts en élevage chaque année², la France est devenue un immense charnier. Des centres d'équarrissage sont disséminés un peu partout sur le territoire.

Tous les jours, des camions sillonnent les campagnes. Ils vont d'élevage en élevage, tels des facteurs. À l'aide d'un bras articulé, les bacs laissés au bord des routes, devant les exploitations agricoles, sont soulevés, et leur contenu est déversé dans les bennes. Les cadavres d'animaux collectés s'amoncellent. Ils seront transformés en farines et graisses animales³. Ce sont ainsi plus de 42 millions de poulets⁴, plus de 5 millions de cochons⁵, plus de 2 millions de canards⁶ et environ 800 000 bovins⁷ qui meurent en élevage avant même d'avoir atteint l'âge d'abattage. Ce ne sont pas des animaux en fin de vie ; bien au contraire, tous sont morts jeunes. Dans les élevages, on ne leur laisse pas le temps de vieillir⁸. Et ce n'est que la partie émergée du massacre constamment renouvelé des animaux.

En France, en moyenne, près de 3,5 millions d'animaux sont tués chaque jour dans les abattoirs⁹, soit, chaque minute, 2 400 animaux. Chaque minute, 2 400 cœurs qui s'affolent pour tenter de pomper le sang qui s'échappe des artères sectionnées par une lame, 2 400 cœurs battants dont on se nourrit.

Il n'en a pas toujours été ainsi. La production mondiale de viande était de 45 millions de tonnes en 1950. Elle a augmenté à un rythme soutenu pour dépasser aujourd'hui 300 millions de tonnes¹⁰. L'élevage intensif a pris son essor après la Seconde Guerre mondiale et a réduit les animaux à l'état de machines à produire. C'est une décision politique qui nous a

INTRODUCTION

conduits à cette terrible situation. En 1962, Edgard Pisani, alors ministre de l'Agriculture, enjoint la Bretagne à « se considérer comme un immense atelier de viande et de lait¹¹ ». Ce sont les débuts de l'élevage intensif. Aujourd'hui, la France est un des pays où la consommation de produits animaux par habitant est la plus élevée au monde, au coude à coude avec les États-Unis¹². La France est aussi devenue le numéro un de l'élevage intensif en Europe : huit animaux sur dix sont détenus en élevage intensif¹³. Les vaches qui paissent dans nos prés sont l'arbre qui cache la forêt : une écrasante majorité des « animaux d'élevage » sont, eux, invisibles, enfermés dans des bâtiments. Ils sont détenus dans ces conditions jusqu'au jour où, chargés dans un camion, ils partent à l'abattoir pour y être tués à la chaîne, dans un stress immense et, souvent, de grandes souffrances. Veaux, cochons, poules, poulets, lapins, dindes : tous sont aujourd'hui concernés par ce rouleau compresseur.

L'objectif de ce modèle d'élevage est d'optimiser tous les « facteurs de production » pour atteindre une productivité maximale. À l'enfermement à vie s'ajoutent toute une série de pratiques sources de souffrances pour les animaux : vitesse de croissance accélérée, mutilations, insémination artificielle, séparation des mères et de leurs petits, élimination des individus les moins rentables...

Pour élever plus d'un milliard d'animaux terrestres chaque année et les tuer à une cadence de plus de

trois millions chaque jour (chiffres pour la France), il a fallu renoncer à toute forme d'empathie.

Manger ou non les animaux : cette question philosophique fait débat depuis des millénaires. Plutarque, philosophe et penseur majeur de la Rome antique, écrivait déjà : « Vous me demandez pour quelle raison Pythagore s'abstenait de manger de la chair de bête ; mais moi, je vous demande avec étonnement quel motif ou plutôt quel courage eut celui qui le premier approcha de sa bouche une chair meurtrie, qui toucha de ses lèvres les membres sanglants d'une bête expirante, qui fit servir sur sa table des corps morts et des cadavres, et dévora des membres qui, le moment d'auparavant, bêlaient, mugissaient, marchaient et voyaient ? Comment ses yeux purent-ils soutenir l'aspect d'un meurtre ? Comment put-il voir égorger, écorcher, déchirer un faible animal ? Comment put-il en supporter l'odeur ? Comment ne fut-il pas dégoûté et saisi d'horreur quand il vint à manier l'ordure de ces plaies, à nettoyer le sang noir qui les couvrait¹⁴ ? »

Du fait de l'accumulation des connaissances en éthologie, la question se pose aujourd'hui avec encore plus d'acuité. Certains estiment qu'une société sans abattoirs est désirable et possible. Ils jugent qu'il n'est pas légitime de tuer un animal pour le plaisir de le manger, puisque ce n'est pas nécessaire pour vivre en bonne santé. Ils pensent qu'une alimentation sans

viande serait un progrès de civilisation, et que la solution la plus simple aux problèmes causés par les pratiques d'élevage et d'abattage serait de les abolir pour développer les alternatives végétales.

C'est la position de L214. Cependant, nous savons que d'autres, tout en prenant au sérieux les intérêts des animaux, sont partisans d'une simple modération de la consommation de viande. Ils soutiennent la généralisation d'une production plus artisanale qui assurerait à ces derniers des conditions de vie correctes – et une mort sans souffrance.

Bien sûr, le questionnement sur l'opportunité ou non de manger les animaux est crucial. Toutefois, il ne doit pas nous paralyser ni alimenter des oppositions stériles quand l'urgence est de lutter contre l'élevage intensif: celui-ci est de loin le principal enjeu, pour ce qui est de la souffrance comme du nombre d'animaux tués. Quelle que soit notre position personnelle sur la consommation de viande et de produits animaux, nous pouvons tous nous rejoindre autour d'un constat: les pratiques de l'élevage intensif sont incompatibles avec le minimum de considération que l'on doit accorder à des êtres sensibles.

Cette opinion est aujourd'hui largement partagée. Un consensus se dessine, et une alliance est désormais possible contre ce système de production insupportable. Ensemble, nous pouvons œuvrer à faire cesser les productions intensives qui nuisent le plus aux animaux. Ensemble, nous pouvons œuvrer

à faire cesser les productions intensives qui nuisent le plus aux animaux. C'est l'objectif de l'Appel contre l'élevage intensif dont le texte est reproduit page 135, qui rejette ce modèle agricole moribond et mortifère.

Dans les pages qui suivent, nous commencerons par décrire le terreau qui a permis à l'élevage intensif de se développer afin de comprendre pourquoi et comment nous en sommes arrivés à normaliser l'horreur. Nous détaillerons ensuite les étapes du processus industriel de production de viande à grande échelle et son impact sur des millions d'êtres sensibles. Nous n'oublierons pas les poissons, qui, entassés dans l'eau sale des bassins de pisciculture, ne souffrent pas moins que leurs congénères terrestres.

Ce livre en appelle à la fin de l'élevage intensif, en premier lieu dans un souci de justice pour les animaux, qui subissent ces pratiques dans leur chair. Nous aborderons aussi d'autres raisons d'en finir avec ce modèle, et elles sont nombreuses – mieux gérer les ressources, préserver l'environnement, protéger la santé des consommateurs, améliorer les conditions de travail dans les élevages et les abattoirs.

Sauf mention contraire, le tableau bien sombre que nous allons dresser concerne la France. Inutile d'aller plus loin : l'horreur se déroule sous notre nez. Mais il pourrait en aller autrement. Avec intelligence, ensemble, en tant que consommateurs et citoyens,

INTRODUCTION

nous pouvons agir efficacement, ici et maintenant. Des changements qui sont à notre portée à court terme, comme l'interdiction de certains modes d'élevage ou une baisse de la consommation de produits animaux, auraient un impact colossal sur la condition animale.

1.
Comment
en sommes-nous arrivés là?

29 juin 2018, Sénat. Examen du projet de loi Agriculture et alimentation. Le débat est animé dans l'hémicycle. Une poignée d'élus tente de s'attaquer au mode de production intensif français. En vain. Ni l'interdiction des cages pour les poules ou les lapins, ni l'abandon des mutilations pratiquées sur les porcelets, ni le contrôle vidéo dans les abattoirs, ni même l'étiquetage des modes de production ne seront adoptés cette nuit-là.

« Dans mon pays, les vaches n'ont plus de nom, [...] parce qu'il y a eu un changement radical des modes d'élevage et qu'aujourd'hui, quand un éleveur, seul, gère un cheptel de 120 vaches, il n'a plus le temps de leur donner des noms¹ », déplore un sénateur. Cent vingt vaches. Il n'y a pas si longtemps encore, ce chiffre aurait fait bondir plus d'un agriculteur.

QUAND LA FAIM NE JUSTIFIE PLUS LES MOYENS

Aujourd'hui, cela n'a rien d'exceptionnel. Il n'est pas rare de trouver des exploitations agricoles de 100 000 poules pondeuses en cage, de 40 000 poulets de chair en bâtiment fermé, de centaines de cochons sur béton, etc. L'État et la FNSEA – le syndicat agricole largement majoritaire en France – n'y trouvent rien à redire. Quitte à perdre de vue les besoins les plus fondamentaux des animaux. Quitte à faire souffrir quotidiennement des millions d'êtres sensibles.

Comment avons-nous pu en arriver là ?

Une sensibilité ignorée

« La question n'est pas : Peuvent-ils raisonner ? ni : Peuvent-ils parler ? mais : Peuvent-ils souffrir ? »

Jeremy Bentham,
*Introduction aux principes de morale
et de législation, 1789*¹

Comment en sommes-nous venus à exploiter si massivement les animaux ?

Les raisons sont multiples. L'une d'elles plonge ses racines dans notre culture religieuse et philosophique, qui place l'humanité sur un piédestal. Cette idéologie s'est renforcée avec l'industrialisation. Après tout, « l'homme a marché sur la Lune », et le niveau de sophistication atteint par les sociétés humaines n'a d'équivalent chez aucune autre espèce animale.